

L'autre bout du monde

Flora Delalande

*Ce document est distribué sous licence Creative Commons paternité, pas d'utilisation commerciale, pas de travaux dérivés, voir
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>*

0.0.1

* L'autre bout du monde, je ne savais pas que c'était si poignant.

Australie,

Je laisse une parcelle de mon cœur sur ton continent, perdu, déjà. Trop loin pour que ma voix atteigne désormais ceux qui ont agité leur main et leurs mots vers le ciel. Vers moi. La carlingue de l'oiseau blanc s'envole et mon cœur pèse, attiré vers la terre qu'il ne veut pas quitter. C'est comme être amarré, arraché, déchiré, comme un fil qui se tend, s'étend et finit par craquer.

On ne voit plus la ville. On entend toutes ces voix qui bruissent en nous, qui nous parlent et nous manquent, nous disent de revenir. Des amis. Depuis si peu de temps. Si chers, pourtant. On leur répond. Bien sûr, ils n'entendront jamais tout ce qu'on voudrait leur dire, là, tout de suite, maintenant ; ces derniers mots qui ne se prononcent pas.

Le paysage, lui, a perdu son langage. Il est aussi muet qu'un dégradé de bleu sur une porte close. Close, déjà.

Cet exil m'aura appris une chose. Il faut toujours se mettre du côté du hublot quand on quitte un pays. Cela permet de contempler le ciel, le nez écrasé contre la paroi de plastique, de contempler le ciel en pleurant comme si on

était seul.

Ce monochrome bleuté, à peine voilé par le sel qui brûle les pupilles et encombre le fond de la poitrine... on aurait pu le trouver beau. À vrai dire, il l'est et on le sait. Mais ça pèse, ça cristallise et on voudrait ouvrir la fenêtre et leur crier à quel point. À quel point...

Mais on ne fait rien. On se contente de laisser les larmes glisser dans la gorge.

On reviendra. L'autre bout du monde, au fond, ce n'est pas si loin. Mais, dieu... que ça fait mal.